

ASSASSINAT

Florence, avril 1937

Nous sommes le vendredi précédant la semaine de Pâques et mes amies et moi avons la tête brouillée d'excitation et les nerfs agacés par les sournois bruissements de l'air. Les plus fortunées d'entre nous partiront avec leurs familles dans leur maison de campagne ou dans leur villa bordant la mer ligurienne. Notre lycée est réputé pour ses bons résultats et sa bonne tenue, et la plupart des familles aisées de la ville y inscrivent leurs enfants. Ce n'est pas le cas de mes parents, mais grâce à mes excellentes notes, j'ai obtenu une bourse qui les aide en partie. Cependant, j'ai parfois la sensation de ne pas être à la hauteur.

Mon amie Francesca, dont le père possède une entreprise de travaux publics ainsi qu'une riche boutique d'orfèvrerie sur le Ponte Vecchio, m'a invitée pour la semaine, mais ma mère a refusé sous un faux prétexte.

— Pourquoi tu refuses que j'y aille ?

— Parce que ces gens ne sont pas comme nous !

— Et alors, on ne doit fréquenter que ceux qui nous ressemblent ?

La claque n'est pas passée loin.

—En ce moment, ma fille, chacun d'entre nous y a intérêt, a-t-elle conclu.

Ça m'a vraiment fichue en colère.

En revenant chez moi, je passe devant le Porcellino qui trône sur son derrière, sur le Campo de' Fiori, et comme à mon habitude, je le salue de loin d'un geste amical. Son groin est brillant des baisers et des caresses qu'y déposent les Florentins pour obtenir qui un mari, qui la fortune ou du beau temps, et la vasque qui récupère l'eau de son groin pourrait servir de caisse à une boulangerie tant il y brille de pièces de monnaie porte-bonheur.

L'Arno, à cette saison, enroule ses eaux boueuses sous les piles inférieures du Ponte Vecchio, indifférent aux visiteurs qui s'y pressent et convoitent des yeux ses vitrines chargées de bijoux. Je déguste déjà en pensée la glace vanille que j'achète presque tous les soirs à Pietro, qui tient la *gelateria* devant le *pallazo*, et dont mes copines soutiennent que s'il m'en donne une si grosse part, c'est parce qu'il est amoureux de moi. L'air embaume le miel des mimosas en fin de floraison et invite à la rêverie.

Je coupe en diagonale où mène la via et me faufile derrière les arcades pour éviter les garçons qui sifflent les filles. Les garçons ne m'intéressent pas, je les trouve balourds et souvent grossiers. Mes intérêts sont la politique et aussi... les filles.

Et ce qui concerne le premier point, l'actualité ne manque pas de sujets. Dans les journaux, on peut lire tous les jours que depuis la Marche sur Rome de 1922, Mussolini, après des élections contestées, a pris le pouvoir et créé un régime fasciste à parti unique. C'est à

ce moment qu'ont commencé les problèmes, à mon avis. Pour en citer un que je connais et qui ne représente pas grand-chose pour moi, ma mère serait plutôt de gauche et anti-mussolinienne, bien que Mussolini ait commencé sa carrière comme socialiste, et mon père, plutôt de droite, et pas insensible à certains aspects du discours du *Duce*, comme on l'appelle, et qui signifie « chef » ou « guide ». Les discussions virent souvent à l'orage quand, réunis à table, par exemple, on évoque les derniers événements. J'ai aussi un frère plus jeune, Michaël, qui patauge dans l'âge ingrat depuis un moment et ne s'intéresse à rien.

Moi, Musso, comme il est parfois surnommé, ne me dit rien qui vaille. Plutôt d'ailleurs le personnage que le politique. Je le trouve sans consistance, presque clownesque quand je le vois pérorer au balcon du Quirinal, menton levé et bras écartés comme pour embrasser les ballots qui l'écoutent. Certes intelligent, suffisamment circonspect, mais comme le disent ceux qui le connaissent bien, opportuniste, passif par indifférence, dépourvu d'affect et peut-être même de convictions. Cette opinion qui me vient de mes lectures et de ce que je suis à la radio – cela me prend plus de la moitié de mes loisirs –, je ne la crie pas sur les toits.

Je traverse la *via Calima* en direction du marché de la Paille où je prends le tramway qui me ramène chez moi, à Santa Croce, et je repense avec amertume à la semaine que j'aurais passée avec Francesca si ma mère avait accepté l'invitation. Quand nous nous sommes quittées hier, nous nous sommes promis de nous écrire chaque jour, mais ce n'est pas comme être ensemble.

Plus tard, je serai écrivain et m'y entraîne sans cesse. Le problème, c'est que j'écris dans ma tête, en marchant, en dormant, enfin tout le temps, et quand je veux trans-

crire, j'ai oublié. Francesca m'a conseillé un carnet pour noter mes idées, je lui ai promis un million de fois de le faire mais ne suis jamais allée au bout, par paresse, négligence ou timidité, je l'ignore. Quoique ma mère pense plutôt le contraire :

—Toi, timide ? mais qui a bien pu te raconter cette fable ? Demande donc à ton professeur principal qui vient de m'envoyer une nouvelle lettre en se plaignant de ton indiscipline et de ton effronterie. Il semblerait, continue-t-elle en faisant claquer ses mots, que dès que tu as fini tes devoirs, tu passes ton temps à te faire remarquer des autres. C'est quoi ton ambition, dans la vie ? Avoir un bon métier ou devenir une saltimbanque ?

J'aperçois de loin le tramway cahoter sur la *via* Da Condotta, et j'accélère le mouvement, prise entre ma gourmandise déçue et l'ennui de devoir poireauter jusqu'au prochain tramway qui me ramènera un peu trop tard chez moi, selon les critères maternels, quand, arrivant sur la place je suis frappée du silence et du calme inhabituels. Les passants se sont arrêtés et regardent dans la direction de la *via* Cazzoli d'où surgit à cet instant une *squadra* de miliciens courant, le fusil à la main comme on le leur a appris, le pompon de leur calot sautillant en cadence, leurs bottes luisantes frappant le sol en rythme, et je ne peux m'empêcher de les trouver élégants avec leur pantalon marron serré dans leurs bottes fauves, et leur chemise noire.

Il y a quelque temps, j'en ai parlé à table. Mon père s'est arrêté de manger et ma mère m'a regardée comme si je venais de cracher sur la nappe. « Tu es folle ? Tu sais qui sont ces gens ? » J'ai haussé les épaules parce que je ne suis pas si stupide qu'elle le croit. Je sais parfaitement

qui ils sont. On le voit assez aux actualités. Ça n'empêche qu'ils sont bien habillés.

Je cherche machinalement dans mon cartable ma carte d'identité et le reçu attestant que mon père paye, en tant que Juif, la taxe spéciale due à l'État. J'ai l'habitude, je ne l'oublie jamais, ce qui ne m'empêche pas, à chaque fois que je dois l'exhiber au nez de ces imbéciles, d'avoir la rage. De toute façon, si ce soir je suis embarquée par la milice, ce sera une bonne leçon pour ma mère qui m'a empêchée de partir chez Francesca.

Les miliciens ont rompu leurs rangs sur un ordre de leur chef et se dispersent sur la place en vérifiant les identités. Ils ne me font pas peur, ce sont des jeunes gars de la campagne que la police a enrôlés pour un salaire dérisoire mais qui les rend fiers. Ils sont plus intéressés par les filles que par les contrôles. Et je viens juste de penser que cette miette d'autorité les aide à séduire les filles. Les gens se détendent, comprenant que ce n'est qu'une vérification de routine et qu'ils ne recherchent personne en particulier. L'un d'eux s'approche de moi, je lui tends mes papiers. Il est tout rond et ses joues sont rougies par le soleil. Il me regarde, me sourit. J'esquisse un sourire. Ça aussi, ma mère me l'a dit : « Sois toujours polie avec les miliciens, ça t'évitera les ennuis. »

Je surveille la *via* Calima d'où arrivera mon tramway, tant pis pour ma glace, quand soudain je vois un homme s'échapper devant moi en bousculant le milicien qui vérifiait ses papiers. Celui-ci pousse un cri qui alerte ses collègues et tout s'emballe. L'homme fait tomber le soldat qui l'agrippait et se met à courir comme un dératé en direction du baptistère. Quand il me dépasse, nos regards s'accrochent et j'ai le cœur qui me manque en voyant la terreur dans ses yeux. Les miliciens cavalent

derrière en lui tirant dessus. Les gens hurlent et s'aplatissent au sol. Les balles sifflent autour de moi et je vois soudain l'homme stoppé en pleine course, s'immobiliser comme s'il attendait la permission de repartir, se pencher, et tomber d'un seul coup pour ne plus bouger.

Pendant la poursuite tous se sont écartés, le désignant du coup aux miliciens, et il a déjà presque atteint les arcades quand les coups de feu l'ont criblé de balles. Les miliciens ont couru vers son cadavre et l'ont bourré de coups de pied. J'ai crié de toutes mes forces, écœurée de leur brutalité. L'homme ne bougeait plus, alors, pourquoi le frapper ? Il est tombé au milieu d'une dalle de marbre située au centre de la place, où autrefois, paraît-il, on exhibait fesses nues les banquiers qui avaient fait faillite. Ils l'ont soulevé, giflé puis, constatant sans doute qu'il était mort, l'ont laissé retomber. D'autres miliciens sont arrivés dans une bourrasque de cris pendant que, profitant du moment, tous ceux qui le pouvaient s'enfuyaient à toutes jambes.

Après, ils ont regroupé sans ménagement ceux qui étaient coincés, dont moi qui étais restée sur place comme une souche, et les ont forcés à former une file sous le regard noir de l'officier qui commandait la troupe. À cet instant, j'ai eu peur de ne pas revoir mes parents, j'ai eu peur de leur inquiétude de ne pas me voir revenir. J'ai eu aussi peur d'être battue comme ce pauvre homme. Bref, j'avais peur de la peur.

Sur un ordre de l'officier, ils ont attrapé le mort par les jambes et sous les bras et l'ont amené vers une camionnette dans laquelle ils l'ont balancé. Les gens murmuraient, visage fermé, des femmes apeurées serraient leurs enfants contre elles. Les soldats se gobergeaient et plaisantaient. La chasse était terminée. J'avais envie de

me battre. J'étais raide de colère. Je revoyais son cadavre couvert de sang, étalé dans une pose grotesque. J'ai pensé qu'il était peut-être sorti en cette veille de Pâques pour acheter des cadeaux pour sa famille. Ou qu'il faisait un tour avant de rentrer chez lui. Mais qu'il ne rentrerait jamais plus chez lui.

J'aurais voulu bouger mais je tremblais tellement que je craignais de tomber à mon tour. Ne surtout pas leur donner ce plaisir ! L'officier s'est retourné vers moi, a redressé les épaules, rajusté sa ceinture et son baudrier qu'il avait dû briquer pendant des heures pour qu'ils soient si brillants et, d'un geste impérieux, m'a ordonné de partir. Là, j'ai hésité, partagée entre ma trouille et l'envie de lui cracher dessus. Il m'a lancé un regard noir.

— Alors, qu'est-ce que t'attends ?

J'avais dix-sept ans et je venais d'assister à mon premier assassinat. Je ne me souviens plus comment je suis rentrée chez moi.